

## LETTER NUMBER 107

1 1835-06-03  
2 Frère Athanase

Loués soient J. M. et J.

Cher Frère Athanase

Depuis que j'ai reçu votre dernière lettre j'ai redoublé les prières que je fais pour vous depuis longtemps. J'avais espéré que le mois de Marie ne se serait point passé, sans que cette mère de miséricorde qui vous aime et que vous desirez aimer sincèrement, ne nous donnât quelque preuve nouvelle de cette affection qu'elle vous porte. Le grand trouble de votre ame est peut être un effet des prières de Marie pour vous. Cette ame rachetée au prix du sang de J. C., cette ame favorisée de tant de graces était en proie depuis longtemps à quelques passions qui la mettent en danger de périr. Depuis longtemps, en effet, on avait remarqué que la colère et un esprit de vengeance vous tourmentaient. Il y a plus d'un an, on a cru remarquer à Alost, que le défaut d'humilité vous aveuglait et sur vos défauts et sur les bonnes qualités de vos Frères. Rappelez vous, mon frère, ce que je vous dis, à ce sujet, au couvent de nos soeurs d'Alost, où je vous vis, il y a environ 15 mois. Je ne vous rappelle cela, que dans le seul but de me faire comprendre, et nullement pour vous faire aucune peine. C'est donc que vous n'aviez pas résisté comme vous le deviez, aux efforts de l'ennemi, que vous n'aviez point la paix. Ce n'était nullement des causes extérieures. Ce que je vous ai dit à Grammont est postérieur à ces troubles que vous aviez éprouvés l'an dernier, et dont vous m'avez parlé aux vacances d'octobre. Tout ce que j'ai dit dans notre discussion de Grammont, partait d'un coeur qui vous aimait bien réellement, qui cherchait votre bonheur et qui peut sans doute s'être trompé dans l'emploi des moyens. Je vous ai dit d'ailleurs, mon cher frère, dans quel sens j'avais employé les termes dont vous vous êtes plaint. S'il le faut, je rétracte tout autre sens, et je vous donne l'assurance que c'est une bouche amie et nullement ennemie comme vous le pensez, qui vous a dit ces mots. Puisse cette déclaration guérir les plaies, que l'ennemi adroit à saisir toutes les circonstances qui se présentent à ses vues, puisse, dis je, cette explication arrêter les succès de l'ennemi et vous ramener à vos devoirs ! Je le desire de tout mon coeur; je le demande à Dieu par Marie et par nos autres Patrons. Pour vous, mon frère, n'allez pas venger sur vous même, les fautes, fussent-elles réelles, des autres. Dieu nous jugera tous, et tous nous avons besoin de sa miséricorde.

Si ces lignes ne suffisent pas pour me remettre avec vous, venez me voir. Un samedi vous partiriez avec la voiture de Mons, et vous retourneriez le lundi matin. En attendant je continue mes prières pour vous. Priez aussi et par Marie, tachez de vous rendre favorable le coeur sacré de Jésus.

Je ne suis pas moins que jamais votre dévoué Père en J. C.

C. G. Van Crombrughe

Gand 3 juin 1835

3 June 1835

To Brother Athanase

Praised be Jesus, Mary and Joseph

Dear Brother Athanase<sup>1</sup>,

Since receiving your last letter I have redoubled the prayers I have been offering for you for a long time. I had hoped that the month of Mary would not pass without the mother of mercy, who loves you and whom you sincerely desire to love, giving you some new proof of the affection in which she holds you. Your troubled soul is perhaps an effect of Mary's prayers for you. As a soul purchased with the price of the blood of Jesus Christ; this soul, blessed with so many graces has for a long time been attacked by various passions which put in danger of perishing. For a long time, in fact, it has been noted that anger and a spirit of vengeance have tormented you. More than a year ago it was remarked on at Alost that a lack of humility was blinding you to your own faults and to the good qualities of your Brothers. Remember, my Brother, what I said to you on this matter when I saw you at the Convent of our Sisters in Alost about fifteen months ago. I only remind you of this with the sole purpose of helping me to understand, rather than to cause you any pain. So it is that you did not resist the efforts of the enemy as you should have and have had no peace. None of this has been caused by outside influences. What I said to you at Grammont underlines the problems you had last year and about which we spoke during the October holidays. Everything I said during our discussion at Grammont was said from a heart which truly loved you, which was seeking your happiness and which, no doubt, may have chosen the wrong means. Besides, I have told you, my dear Brother, in which sense I used the terms of which you have complained. If it is necessary, I retract any toher possible meaning, and I assure you that the mouth which said the words was

---

<sup>1</sup> Mr Athanase Bulteau [14]

friendly and in no sense hostile. I hope that this declaration will heal your wounds, that it will defeat that clever enemy who so carefully seizes every opportunity which presents itself to accomplish his ends, that it will put you back on the course of your duties. I desire it with my whole heart; I ask it of God through Mary and through our other Patrons. For you, my Brother, do not take it upon yourself to avenge the faults, real or not, of others. God will judge us all, and we all have need of his mercy.

If these lines are not enough to comfort you, come and see me. You could leave one Saturday on the coach from Mons and be back on the Monday morning. In the meantime I continue my prayers for you. You pray too and, through Mary, try and make yourself pleasing to the Sacred Heart of Jesus.

No less than ever, I am your devoted Father in Jesus Christ,

C.G. Van Crombrughe

Ghent 3 June 1835